

JEAN DESCOLA

LES CONQUISTADORS

TEXTO

Le goût de l'histoire

Texte est une collection des éditions Tallandier

© Éditions Tallandier, 2017
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-3138-8

À ma femme.

SOMMAIRE

Table des cartes.....	11
Prologue. – <i>Terra incognita</i>	13

Première partie

MAÎTRE CHRISTOPHE LE MALCHANCEUX OU L'ERREUR DÉCOUVRE UN MONDE

Chapitre premier. – À la recherche du Grand Khan....	39
Chapitre II. – Le cri de Bermejo	71
Chapitre III. – L'introuvable Cipango	101
Chapitre IV. – Sa plus grande découverte : lui-même	133

Deuxième partie

FERNAND CORTÈS ET SES COMPAGNONS À LA CONQUÊTE DU MEXIQUE OU LE RETOUR DU DIEU BLANC

Chapitre premier. – America	161
Chapitre II. – Un fils de famille tente sa chance.....	193
Chapitre III. – Les conquistadors rouges.....	229

LES CONQUISTADORS

Chapitre IV. – Deux mondes se rencontrent.....	255
Chapitre V. – <i>La Noche Triste</i>	289
Chapitre VI. – L'agonie aztèque	321

Troisième partie

FRANÇOIS PIZARRE AU PÉROU OU LA GUERRE AU PAYS DU COMMUNISME INCA

Chapitre premier. – L'empire du Soleil.....	347
Chapitre II. – La mort de l'Inca	383
Chapitre III. – Guerre entre les conquistadors.....	411

Quatrième partie

MOINES CONTRE CAPITAINES OU LE PROCÈS DES CONQUISTADORS

Chapitre premier. – L'Araucana	439
Chapitre II. – Du Rio de la Plata au Meschacébé.....	467
Chapitre III. – La voix d'un juste :	
Bartolomé de Las Casas	511
Chapitre IV. – Chant funèbre pour les conquistadors	527
Appendices.....	571
Index des noms de personnes	599

TABLE DES CARTES

La route terrestre des Indes	30
Carte de Toscanelli.....	47
Christophe Colomb en quête du Grand Khan.....	102
Christophe Colomb à la recherche de Cipango.....	126
Le voyage de Vasco de Gama (1497-1499).....	141
Amérique 1550.....	174
Amérique 1950.....	175
L'année où Cortès s'élance à la conquête de l'empire aztèque, Magellan part pour le tour du monde (20 sept. 1519-6 sept. 1552).....	197
Aux abords de l'empire aztèque.....	218
L'empire aztèque	233
L'itinéraire de Cortès (1519-1521).....	271
Tenochtitlan ou Mexico	281
François Pizarre au Pérou (nov. 1524-juin 1541).....	354
L'empire inca	364
Les conquistadors du Chili	453
Les conquérants du Nord.....	475
Le mirage de l'Eldorado	489
Le Rio de la Plata, route du Pérou.....	498

Prologue

TERRA INCOGNITA...

Écoute, ô Socrate, dit Critias, une histoire merveilleuse, mais véritable, racontée jadis par Solon, le plus sage des sept Sages...

Les « Dialogues de Platon ».

Cette inscription gothique sur les sphères armillaires du Moyen Âge, à l'emplacement des Amériques, rappelle que, jusqu'à la fin du ^{xv}^e siècle, le monde s'arrêtait au large de l'Atlantique. Tel le Sphinx, l'« Oceanus Occidentalis » dévorait les hommes assez fous pour tenter de lui arracher ses secrets. C'était bien la « mer des Ténèbres », grande mangeuse de paradis perdus et d'empires engloutis. De monstrueux tritons, aux nageoires plus pesantes que le bronze, s'y ébattaient lourdement. Les eaux de l'Équateur bouillonnaient comme la lave des volcans. Parfois, ils fusaient en jets noirs. L'ennemi était partout, dans l'air, à la surface des flots, sous la mer et – surtout – au firmament, gonflé de la colère des dieux. Seul, en effet, le courroux céleste pouvait donner un sens à ces trombes marines qui,

en quelques minutes, broyaient les caravelles. Ainsi discou-
raient les matelots espagnols et portugais qui revenaient
des îles atlantiques.

Certes – et dès le ^x^e siècle – les rudes Vikings avaient
reconnu l'Islande et le Groenland et probablement tou-
ché la côte nord-américaine, sans se douter qu'elle se pro-
longeait vers le sud. Deux cents ans plus tard, les Gênois
prenaient pied aux Açores et colonisaient les Canaries et
Madère. Encore deux siècles et les Portugais découvraient
les îles du Cap-Vert. Mais l'extrême limite de la témérité
humaine semblait atteinte. Au-delà d'une ligne idéale allant
de l'Islande au Cap-Vert, c'était la nuit – une nuit peuplée
de rêves fantastiques. Plus les marins s'avançaient dans la
mer des Ténèbres, à mesure que s'allongeaient leurs itiné-
raires depuis les rivages africains et plus leur esprit s'exal-
tait. À chaque point nouveau que traçait sur les portulans
la main tremblante de joie des cosmographes, à chaque
île touchée, on en imaginait d'autres. Ptolémée n'avait-il
pas avancé le chiffre de vingt-sept mille ? L'archipel des
Satyres, l'île d'Antilia, appelée aussi l'île des Sept Cités, l'île
de Merops et celle où Briarée, fils du Ciel et de la Terre,
veille auprès de Saturne endormi – et la plus merveilleuse
de toutes, l'Atlantide.

L'ATLANTIDE

La Légende précède l'Histoire. Le rêve engendre l'action.
En poursuivant des chimères, on atteint le réel. La flamme
de la Conquête aurait-elle brûlé d'un tel feu, si l'attrait
du mythe ne l'avait attisée ? Tel Christophe Colomb qui,
partant pour nouer alliance avec le Grand Khan des Indes,

découvrir l'Amérique. Le concept de l'Atlantide est au seuil de la Découverte, mirage nécessaire sans quoi, peut-être, elle n'eût pas eu lieu. Si l'on veut entrer dans la mentalité des conquistadors, il faut, d'abord, partager leurs nostalgies et retrouver leurs songes. L'énigme atlantéenne a plus fait pour la Conquête que la politique des princes. L'appât de l'or n'aurait pas suscité une telle ruée vers le Nouveau Monde, si un appât plus puissant ne l'avait surpassé – celui du mystère.

Deux textes de Platon, le *Timée* et le *Critias*, évoquent l'Atlantide. Dans le premier dialogue, auquel assistent Socrate, Hermocrate, Timée et Critias, ce dernier rapporte les révélations faites à Solon par les prêtres de Saïs, au cours de son voyage en Égypte. « Nos livres racontent comment Athènes a résisté autrefois à des troupes innombrables d'ennemis qui, partis de la mer Atlantique, envahirent presque en même temps l'Europe et l'Asie. Car, alors, cette mer était facile à traverser. À son embouchure, vers l'endroit que vous nommez les *Colonnes d'Hercule*, était une île plus étendue que la Libye et l'Asie réunies. De cette île, on pouvait aisément se rendre en d'autres îles et, par le moyen de ces îles, aux terres qui étaient en face et voisines de la mer. Ce qui est en deçà du détroit dont nous parlons ressemble à un vaste port dont l'entrée serait étroite. Mais c'est une véritable mer et la terre qui l'entoure est un vrai continent. Dans l'île Atlantide régnaient des rois d'une puissance formidable, qui s'étendait sur l'île entière, sur beaucoup d'autres îles et sur la plus grande partie du continent. Ils dominaient, en outre, sur les terres qui sont en notre pouvoir actuellement puisque, d'un côté, ils avaient conquis cette troisième partie du monde

appelée la Libye et portaient leurs limites jusqu'auprès de l'Égypte et que, de l'autre, ils avaient occupé la partie de l'Europe à l'occident de la mer Tyrrhénienne. Toutes leurs forces réunies envahirent notre pays et le vôtre aussi, Solon, et, en un mot, tout ce qui est en deçà des Colonnes d'Hercule. Alors, Athènes se montra, par le courage de ses habitants, supérieure aux autres villes et aux autres peuples. Son courage, son habileté dans la guerre brillèrent d'un vif éclat. Tantôt unie aux autres Grecs, tantôt seule et réduite par la lâcheté des peuples voisins à ses propres forces, elle fut d'abord à la dernière extrémité, mais elle se releva bientôt, vainquit l'ennemi et rendit à ses alliés le bien précieux de la liberté. Aussitôt après, un terrible tremblement de terre, joint à un déluge provoqué par une pluie continuelle et torrentielle d'un jour et d'une nuit, entrouvrit la terre qui engloutit tout ce qu'il y avait chez vous de guerriers. Et l'Atlantide disparut sous la mer. C'est pourquoi, depuis ce temps, cette mer est devenue impraticable aux navigateurs, à cause du limon et des bas-fonds, débris de l'île submergée. »

Dans le *Critias*, Platon complète son récit : « Quand les dieux se partagèrent le monde, fait-il dire à Critias, chacun d'eux eut pour sa part une contrée, grande ou petite, dans laquelle il établit des temples et des sacrifices en son honneur. L'Atlantide échut à Neptune. C'était une plaine située près de la mer et, vers le milieu de l'île, la plus fertile des plaines. À cinquante stades plus loin et toujours vers le milieu de la plaine, était une montagne peu élevée. Là demeurait, avec sa femme Leucippe, Événor, un des hommes que la terre avait autrefois engendrés. Ils n'avaient d'autre enfant qu'une fille, nommée Clito, qui était nubile quand ils moururent tous deux. Neptune s'en éprit et s'unit

à elle... L'aîné des fils de Neptune, le premier roi de cet empire, fut appelé Atlas et c'est de lui que l'île entière et la mer Atlantique qui l'environne ont tiré leur nom. Son frère eut en partage l'extrémité de l'île la plus voisine des Colonnes d'Hercule. Il se nommait *Gadire*, dans la langue du pays et c'est de lui que le pays prit le nom de *Gadirique*. »

Voilà donc située l'Atlantide, au large du détroit de Gibraltar que les Anciens nommaient les Colonnes d'Hercule, touchant à Cadix par son extrémité orientale, tandis que les flots de la mer des Antilles battaient son flanc occidental.

Platon, par la bouche de Critias, décrit le royaume fabuleux des Atlantes. On y trouvait une végétation stupéfiante : des fruits ligneux « qui offrent à la fois de la boisson, de la nourriture et des parfums » et ces « fruits à écorce, difficiles à conserver et qui sont destinés aux jeux de l'enfance ». L'or abondait et, plus encore, ce métal mystérieux, l'« orichalque aux reflets de feu ».

Le philosophe grec rapporte ensuite les travaux gigantesques accomplis par les Atlantes : des temples, des palais, des ports, des bassins de radoub pour les trirèmes. L'enceinte extérieure de l'île était recouverte d'airain, des plaques d'étain revêtaient l'enceinte intérieure et l'orichalque flamboyait sur les murs de l'Acropole. « Au milieu, s'élevait le temple consacré à Clito et à Neptune, lieu redoutable, entouré d'une muraille d'or, où ils avaient autrefois engendré et mis au jour les dix chefs des dynasties royales. C'est là qu'on venait, chaque année, des dix provinces de l'empire, offrir à ces deux divinités les prémices des fruits de la terre... Le temple avait un stade de longueur, trois arpents de largeur et une hauteur proportionnée. Il y avait dans son aspect quelque chose de barbare. Tout l'extérieur

en était revêtu d'argent, sauf les extrémités qui étaient d'or, d'argent et d'orichalque. Les murs, les colonnes, les pavés étaient recouverts d'ivoire. On voyait des statues d'or et, notamment, le Dieu debout sur son char, conduisant six coursiers ailés, si grand que sa tête touchait la voûte du temple. Cent Néréides, assises sur des dauphins, l'environnaient... Tout autour du temple, à l'extérieur, se dressaient les statues d'or de toutes les reines et de tous les rois descendant des dix enfants de Neptune. »

Chacun des dix rois atlantes avait le pouvoir de vie et de mort sur ses sujets, dans le cadre de sa province. Il légiférait en s'inspirant des ordres de Neptune qui lui avaient été transmis par la loi souveraine et figuraient, gravés dans l'orichalque, sur une colonne élevée dans le temple. « Les dix rois se réunissaient successivement la cinquième année et la sixième, en alternant les nombres pair et impair. Dans ces assemblées, ils discutaient les intérêts publics, recherchaient si quelque infraction à la loi avait été commise et prononçaient des jugements, après s'être donné mutuellement leur foi, dans la forme que voici. On lâchait des taureaux dans le temple de Neptune. Les dix rois, laissés seuls, priaient Dieu de choisir la victime qui leur serait agréable et se mettaient en chasse, sans autres armes que des épieux de bois et des filets de corde. Lorsqu'ils s'étaient emparés d'un taureau, ils le conduisaient vers la colonne et l'égorgeaient à son sommet, comme il était prescrit. Outre les lois, on avait inscrit sur la colonne un serment redoutable et de terribles anathèmes contre quiconque les violerait. Le sacrifice accompli et les membres du taureau consacrés suivant la loi, les rois versaient goutte à goutte du sang de la victime dans un cratère, jetaient le reste dans le feu et purifiaient

la colonne. Puisant ensuite le sang dans le cratère avec des coupes d'or, en répandant une partie dans le feu, ils faisaient le serment de juger selon les lois inscrites sur la colonne, puis buvaient le sang et remettaient la coupe en *ex-voto* dans le sanctuaire du Dieu... L'ombre venue et le feu du sacrifice consumé, après avoir revêtu des robes azurées parfaitement belles, ils s'asseyaient à terre auprès des derniers vestiges du sacrifice. La nuit était tombée et le feu partout éteint dans le temple. Ils rendaient alors leurs jugements, les inscrivaient, à l'aube, sur une table d'or qu'ils suspendaient avec leurs robes aux murs du temple, comme des souvenirs et des avertissements. »

Tant que subsista, dans l'âme des Atlantes, l'essence divine dont ils étaient issus, leur conduite fut sage et juste leur gouvernement. Mais, à mesure qu'à l'occasion des mélanges avec les créatures terrestres, l'humain tendait à prévaloir sur le divin, les fils du Dieu des Eaux dégénérèrent. Leurs vertus s'affaiblirent, au contact des enfants des hommes. Accablés sous le poids d'un tel bonheur et d'une telle puissance, les descendants de Neptune se corrompirent et prêtèrent l'oreille aux suggestions de la violence et de l'ambition. « Alors Jupiter, le maître des dieux, le suprême régulateur de l'univers... voyant se dépraver ainsi une race si noble, résolut de la punir, afin qu'apprenant par une triste expérience à modérer son ambition, elle devînt plus juste et moins orgueilleuse. Il convoqua donc le Conseil des dieux dans l'Olympe, dans ce lieu sublime d'où, dominant la terre entière, ils voient toutes les générations à leurs pieds et, lorsqu'ils furent tous réunis, il dit... »

Ici s'arrête le manuscrit de Platon. Homère, Strabon, Plutarque, Pline – et tant d'autres ! – poursuivront la merveilleuse histoire de l'Atlantide. Quelques-uns nieront

qu'elle ait existé. Un savant du ^{xx}^e siècle s'exclamera avec force : « La civilisation atlantéenne n'a pu exister à aucune époque, ne peut se placer qu'en dehors du temps, comme elle est en dehors de l'espace. Elle n'a existé nulle part. Elle n'a jamais existé. » Cette affirmation rejoint curieusement celle d'Aristote, écrivant déjà, à propos de l'Atlantide : « Celui qui l'a créée, l'a détruite. » Mais personne, au Moyen Âge, ne mettait en doute le récit platonicien. Il n'est pas un marin, cinglant vers l'Ouest, qui n'ait imaginé l'engloutissement de l'Atlantide ni cru entendre, sur la mer océane, la voix grondante des dieux : « Atlantes ! Il vous faut périr. » L'île divine a existé, pendant des siècles, dans la mémoire des poètes. Elle a hanté les navigateurs. Elle a suscité la Découverte et stimulé les découvreurs. L'histoire des conquistadors commence aux Colonnes d'Hercule.

Bien qu'absorbé par ses grands desseins politiques, Christophe Colomb pouvait-il ne pas songer à l'Atlantide, lorsqu'il faisait le point sur le *castillo* de la *Santa-Maria* ? À peine sorti du port de Palos, il rencontrait Cadix – le rocher de Gadir, débris du continent sur lequel régnait le frère d'Atlas. Puis, après avoir fait relâche aux Canaries, il mettait le cap droit sur l'ouest. En longeant le pic de Ténériffe – « la bouche de feu du Teyde » –, le Génois savait qu'il frôlait un des sommets de la chaîne atlante immergée, que prolongeaient les îles des Açores et du Cap-Vert et le plateau des Bermudes. Et, sans doute, reconnut-il dans la mer des Sargasses qui enlisait ses caravelles cette mer « impraticable aux navigateurs, à cause du limon et des bas-fonds, restes de l'île submergée » dont parle Platon. Dans cet esprit qui alliait paradoxalement un sens aigu des réalités avec une vocation de prophète, le rêve chevauchait